

Charles DUFRESNY

Sieur de la Rivière

L'Esprit de contradiction



PRESSES INVERSES
PRILLY

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

Comédie en un acte

Charles DUFRESNY

Sieur de la Rivière

L'Esprit de contradiction

Comédie en un acte et en prose

Précédée de la vie de l'auteur par

Charles d'Alençon



À Prilly
Aux Presses Inverses

MMXXI

Cet ouvrage a été tiré à
120 exemplaires sur Woodstock Betulla
de Fedrigoni, sous jaquette illustrée,
justifiés 1 à 120

plus quelques exemplaires
hors-commerce réservés aux éditeurs.

EXEMPLAIRE

© Presses Inverses, Prilly, 2021.
ISBN: 978-2-940718-05-4

AVERTISSEMENT

Notre découverte de Dufresny est arrivée un jour qu'il nous a été demandé de faire des recherches sur ses écrits en relation avec les jardins. En effet, pour les connaisseurs de l'art des jardins, Charles Dufresny, sieur de la Rivière, né à Paris en 1648 et mort dans la même ville en 1724, passe pour avoir été l'importateur des jardins anglais en France. Mais nous n'avons trouvé aucun traité de jardinage, nous sommes seulement tombés sur des comédies.

Dufresny avait une renommée particulière pour la composition des jardins. Il avait été nommé dessinateur des jardins du roi par Louis XIV et, à sa demande, il avait fourni quelques dessins pour l'aménagement des jardins de Versailles. Des compositions si facétieuses qu'elles ont ravi l'illustre

monarque mais auraient risqué de le ruiner encore davantage que la Guerre des Flandres. En compensation, le roi mit à la disposition de Dufresny un coin de terrain dans les bois de Vincennes où ce dernier pouvait donner libre cours à ses compositions souples et vallonnées.

D'après la légende, notre auteur aurait été un cousin naturel de Louis XIV. On s'accorde à croire que son père, ou son grand-père, était le fils d'une jardinière d'Anet à qui l'on prête des aventures avec Henri IV. Si ce n'est qu'une légende, elle est si agréable que nous ne pouvions nous priver de la rapporter, à la manière de la princesse Palatine dans sa correspondance avec la duchesse de Hanovre: «Je connais bien le gars [...]. Il s' imagine qu'il est petit-fils d'Henri IV et cela pourrait bien être; il dit que Louis XIII le savait bien et témoignait beaucoup d'affection à son père¹».

¹ Cité par F. Moureau, *Dufresny*, Paris : 1979, p. 14.

Toutefois, les sources concernant la vie de Dufresny sont fort minces. On se base principalement sur l'article nécrologique du Mercure de France d'octobre 1724 et la notice de Charles d'Alençon en tête de l'édition des Œuvres de Dufresny de 1731 dont il est l'éditeur. À tout lecteur, et toute lectrice bien sûr, désireux d'approfondir le sujet avec sérieux, nous recommandons l'ouvrage de François Moureau consacré à l'auteur et paru en 1979 (voir bibliographie en fin de volume).

L'Esprit de contradiction, cet étourdissant petit chef-d'œuvre comme le présente François Moureau, est joué pour la première fois par les acteurs de la Comédie Française le 27 août 1700. Après un succès immédiat, et plus de quinze représentations jusqu'à la fin de l'été, L'Esprit de contradiction est même joué le 14 octobre 1700 à Fontainebleau. Par la suite, la pièce est régulièrement reprise au cours du XVIII^e

siècle, comme le montrent les nombreuses éditions séparées de cette comédie (cf. bibliographie)!

Pour l'établissement de la présente édition, nous nous sommes basés sur l'édition originale de la pièce, publiée par la veuve Barbin en 1700 et nous avons confirmé quelques répliques suspectes au moyen de l'édition de Charles d'Alençon. L'orthographe a été modernisée quand cela a été possible, et nous avons préservé sans soulignement typographique spécial les répliques reproduisant les particularités langagières de Lucas et de M. Thibaudois.

Avant de démêler le vrai du faux et de découvrir quel sort attend nos personnages, nous vous invitons à parcourir les quelques pages qui suivent, reprises de la notice de Charles d'Alençon en tête de son édition de 1731 et présentant la vie de Charles Dufesny, sieur de la Rivière.

A. M.

VIE DE CHARLES DUFRESNY

par Charles d'Alençon (1731)

Charles-Rivière Dufresny était né en 1648. Quoique son origine selon la plus commune opinion fut telle que bien des gens s'en seraient fait honneur, il n'en a jamais tiré vanité, il était même rare qu'il en parlât.

Son grand-père était fils d'une jardinière d'Anet, que l'on nommait alors la belle Jardinière. On ne sait aucune circonstance de la vie de ce grand-père, ni de celle des père et mère de notre auteur; mais il est à présumer qu'ils furent attachés au service des rois Henri IV et Louis XIII puisque Dufresny, dans sa jeunesse,

entra à celui de Louis XIV en qualité de valet de chambre. Son esprit vif et agréable plut à ce prince qui l'employa pendant ses campagnes en diverses occasions, toujours avec succès, de manière qu'en donnant simplement l'essor à son imagination naturellement tournée à la gaieté et aux idées singulières, Dufresny gagna les bonnes grâces du roi et se trouva comblé de ses bienfaits. Joint à son bien de patrimoine, ils rendirent bientôt sa situation opulente, mais son goût pour la dépense l'empêcha de la rendre solide.

Comme il était né sans ambition, il ne désirait les richesses que pour satisfaire aux commodités de la vie. Il aimait le plaisir comme volupté, et non comme libertinage : une table délicate et des amis choisis étaient de ces choses qui le flattaient le plus. Il avait reçu de la nature

beaucoup de goût pour tous les arts : peinture, sculpture architecture, jardinage, tous semblaient lui être familiers par les jugements justes qu'il portait de leurs productions.

Outre ce goût pour les arts, il avait encore un talent naturel et particulier pour la musique et pour le dessin ; quoique les principes de l'un et de l'autre n'eussent point fait partie de son éducation, il a néanmoins produit dans ces deux genres des choses inimitables. Il est cependant bien fâcheux qu'il nous reste si peu de ses chansons, puisqu'il convient lui-même dans un de ses *Mercurès* d'en avoir fait plus de cent.

Il n'était pas moins surprenant du côté du dessin, que du côté de la musique. Il n'avait, il est vrai, aucune pratique du crayon, du pinceau ni de la plume, mais

il s'était fait à lui-même un équivalent de tout cela en prenant dans différentes estampes des parties d'homme, d'animaux, de plantes ou d'arbres qu'il découpait et dont il formait un sujet dessiné seulement dans son imagination. Il les disposait et les collait les unes auprès des autres, selon que le sujet le demandait. Il lui arrivait même de changer l'expression des têtes qui ne convenaient pas à son idée en supprimant les yeux, la bouche, le nez et les autres parties du visage et d'en ajouter d'autres, qui étaient propres à exprimer la passion qu'il voulait peindre. Mais, ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cet assemblage de pièces rapportées, en apparence au hasard et sans esquisse, formait un tout agréable, dont l'incorrection de dessin n'était sensible qu'à des yeux connaisseurs.

Quelque séduisants que fussent pour lui ces deux talents, ils ne prévalaient pas au goût dominant qu'il avait pour l'art de construire des jardins. Il avait pour cet art un génie singulier; mais nullement susceptible de comparaison avec celui des grands hommes que nous avons eu, et que nous avons encore dans ce genre. Dufresny ne travaillait avec plaisir, et pour ainsi dire, à l'aise, que sur un terrain irrégulier et inégal. Il lui fallait des obstacles à vaincre, et quand la nature ne lui en fournissait pas, il s'en donnait à lui-même; c'est-à-dire que d'un emplacement régulier et d'un terrain plat, il en faisait un montueux; afin de varier, disait-il, les objets en les multipliant, et se garantir des vues voisines, en leur opposant des élévations de terre qui servaient en même temps de belvédères. Tels étaient les jardins de Mignaux près Poissy et tels sont

encore ceux qu'il a faits dans le Faubourg Saint-Antoine pendant les dix dernières années de sa vie dont l'un est connu sous le nom du Moulin et l'autre qu'il appelait le chemin creux. On connaît aussi la maison et les jardins de monsieur l'Abbé Pajot près de Vincennes et par là l'on peut juger du goût et du génie de Dufresny dans ce genre.

Louis XIV ayant pris la résolution de faire faire à Versailles des jardins dont la grandeur et la magnificence surpassassent tout ce qu'on avait vu et même imaginé jusqu'alors, lui demanda des dessins. Dufresny en fit deux différents. Ce prince les examina et les compara avec ceux qu'on lui avait présentés. Il en parut content et ne les refusa que par l'excessive dépense dans laquelle l'exécution l'aurait engagé. Ce monarque qui aimait les arts et qui

les avait portés à leur plus haut degré de perfection par les récompenses dont il prévenait ceux qui s'y distinguaient, accorda à Dufresny un brevet de contrôleur de ses jardins. Peu de temps après il obtint encore de Sa Majesté le privilège d'une nouvelle manufacture de grandes glaces que l'on proposait d'établir et dont le succès a passé de beaucoup ce qu'on en attendait.

Si Dufresny avait été capable de prévoir l'avenir, il aurait senti la valeur du don que Sa Majesté lui avait fait; mais sa manière de penser ne lui laissait jamais imaginer le lendemain. Le présent était son seul point de vue et il faisait son bonheur ou son malheur; de sorte que pressé de satisfaire à quelque caprice, il céda le privilège des glaces pour une somme assez modique.

Le Roi, sur les bontés duquel il comptait, lui donna encore une nouvelle

marque de sa bienveillance. Car, le temps du privilège des glaces étant expiré, Sa Majesté ordonna aux nouveaux entrepreneurs de cette manufacture de donner à Dufresny 3000 livres de pension viagère. Mais les sujets de dépense augmentant en lui à proportion de ce qu'il possédait, et par conséquent les moyens d'y fournir s'épuisant de jour en jour, Dufresny s'accommoda avec ceux qui lui payaient cette rente et en reçut le remboursement.

Le Roi ayant appris ce dernier trait de conduite de Dufresny ne put s'empêcher de dire qu'il ne se croyait pas assez puissant pour l'enrichir.

Dufresny sentit après cela qu'il ne devait plus s'attendre aux bienfaits de ce prince. Il savait qu'il aimait à donner, mais à donner à propos. Ainsi, il résolut de quitter la Cour et demanda la permission de

vendre sa charge et de se retirer. Le Roi le lui permit et eut la bonté de lui faire paraître qu'il en était fâché.

Dufresny ayant fixé sa demeure à Paris lia société avec Regnard¹, célèbre auteur comique. C'était un philosophe dont la volupté était le principal emploi et qui ne travaillait que pour se délasser du plaisir.

La conformité des inclinations serra les nœuds de leur amitié et cette liaison développa chez notre auteur les talents qu'il avait pour le théâtre.

La Comédie Italienne fleurissait alors et les acteurs qui la composaient avaient surmonté les difficultés d'une langue étrangère. Leurs pièces étaient presque

¹ Jean-François Regnard (1655-1709), le meilleur auteur comique après Molière d'après Voltaire, notamment connu pour ses comédies, telles *Le Joueur* (1696) ou *Le Légataire universel* (1708).

entièrement françaises. C'était la mode de fréquenter ce théâtre et, par conséquent, les auteurs y portaient leurs ouvrages par préférence.

Des pièces sans règles et sans conduite, mais lucratives, convenaient parfaitement à Dufresny. Car, à dire vrai, son génie était plus propre à produire des scènes détachées, qu'à bien conduire une comédie. En effet, n'aurait-il pas été étonnant qu'un homme qui avait eu si peu de conduite dans le cours de sa vie en eut mis beaucoup dans ses pièces de théâtre ?

C'est aussi le seul défaut qu'on puisse lui reprocher à cet égard. D'ailleurs, on y trouve des caractères bien peints, et bien soutenus, un dialogue juste et concis, un comique pris dans la pensée, jouant rarement sur le mot, et des portraits critiques sans être satiriques. Tel on dépeint

Dufresny dans ses ouvrages, tel était-il avec ses amis ; c'est-à-dire, aimable sans médiocrité et plaisant sans raillerie piquante. Aussi, disait-il : « *qu'on est plus excusable de ne pas penser juste que de penser malignement* ».

Ce qui est dit ici, à l'égard des comédies de notre auteur, regarde principalement celles qu'il a données au Théâtre Français², car il régnait sur celui des Italiens un goût de satire et d'équivoque auquel il fallait nécessairement se prêter pour réussir.

Après la suppression du théâtre des Italiens³, notre auteur travailla pour celui des Français. Les pièces qu'il y donna n'eurent pas toute la réussite qu'il en espérait et il ne put compter de véritables succès que ceux du *Double veuvage* et de

² Autre nom pour la Comédie Française, fondée sur ordre royal en 1680.

³ La troupe de la Comédie Italienne se produisait

L'Esprit de contradiction. Encore, cette dernière, qui passe pour un chef-d'œuvre dans son genre, eut le sort de quelques-unes de nos anciennes pièces (*Phèdre*, *Le Misanthrope*, etc.) qui font cependant aujourd'hui les délices du public.

La liaison d'amitié qu'il avait avec Regnard l'engageait à lui faire part de ses idées. Il lui communiqua plusieurs sujets de comédies presque finies, et, entre autres, ceux du *Joueur* ou de *l'Attendez-moi sous l'orme*, dans le dessein de les achever ensemble. Mais Regnard, qui sentait la valeur de cette première pièce, amusa son ami, fit quelques changements à ce qu'avait fait Dufresny, la mit en vers et la

à l'Hôtel de Bourgogne depuis 1680. Le 4 mai 1697, sur ordre du Roi, le théâtre est fermé suite à l'annonce de la représentation de *La Fausse prude*, une pièce qui visait directement Madame de Maintenon.

donna aux comédiens sous son nom. Ce fait est connu de tous les amis de notre auteur auxquels il l'a raconté plusieurs fois en se plaignant d'un larcin qui ne convient qu'à un poète du plus bas étage. Cependant, au lieu de s'en venger, il ne chercha qu'à justifier ses droits en donnant le *Chevalier Joueur*, tel qu'il l'avait composé, en y ajoutant un prologue où l'on voit toute la modération et le désintéressement dont il était capable. Il se contenta de rompre avec Regnard, de travailler seul, et il fit bien, car les sociétés d'esprit ne réussissent presque jamais.

Dufresny se maria deux fois et il est probable qu'il s'en repentit deux fois. Du caractère dont on le dépeint, il n'était homme à se marier que par distraction, si l'on peut ainsi dire, ou par un intérêt vif et

présent. Bien des gens prétendent que son second mariage se fit par ce dernier motif.

Distrait par l'application involontaire de son esprit à ses compositions qui le suivaient partout, il lui aurait été fort difficile de se livrer aux soins d'une famille. Il le sentait bien et, peut-être, était-ce pour s'en dispenser entièrement qu'il avait imaginé d'avoir en même temps trois ou quatre logements dans différents quartiers de Paris, et qu'il les quittait dès qu'il soupçonnait d'y être connu de ceux avec lesquels il ne voulait point avoir de commerce. On ne sait cependant si cette nouvelle manière de se loger prise du côté de la commodité n'est pas aussi raisonnable que singulière.

Le privilège du *Mercuré Galant*⁴ étant venu à vaquer en 1710 par la mort de M. de Vizé, notre auteur, suivant le conseil de quelques-uns de ses amis, le demanda au Roi. Ce prince qui se souvint de l'avoir aimé le lui accorda avec cette bonté dont il accompagnait les grâces qu'il faisait, principalement à ceux qui l'avaient servi. Dufresny composa les premiers volumes avec tout l'esprit et l'enjouement dont il était capable, mais, ennemi de la contrainte, un travail périodique comme celui du *Mercuré* ne pouvait pas longtemps lui plaire. Aussi, le négligea-t-il bientôt et il l'abandonna enfin au sieur le Fèvre de Fontenay au mois de décembre 1713 en se réservant une pension dont il a joui jusqu'à sa mort.

⁴ Ancêtre du *Mercuré de France*, le *Mercuré Galant* est fondé par Jean Donneau de Visé en 1672.

Ainsi vécut Dufresny, sans soins, sans ambition et sans bassesse, quoique de plus en plus dénué des biens de la fortune. Vers la fin de septembre 1724, il fut attaqué d'une fièvre continue dont il mourut le 6 octobre dans la 75^{ème} année de son âge. Ses sentiments de piété et de résignation furent si sincères qu'il consentit à la sollicitation des deux enfants qu'il avait eus de son premier mariage, que l'on brûlât tous ses ouvrages, le seul bien qui lui restât alors. C'était une seconde partie des *Amusements sérieux et comiques*, *Les Vapeurs*, comédie en un acte qu'il avait lue à tous ses amis et dont ils ne se rappellent le souvenir qu'avec regret, *La Joueuse* qu'il avait mise en vers, *Le Superstitieux et le valet maître*, comédie en cinq actes, presque finie, de même que *L'Épreuve* en trois actes avec des intermèdes qu'il comptait donner incessamment au public. Si jamais ouvrages de

théâtre devaient être épargnés c'étaient ceux de notre auteur, mais ce zèle, pour lequel le seul nom de comédie est un crime et celui de théâtre une profanation, en ordonna autrement. Telle a été la destinée des derniers ouvrages de Dufresny, dont le public sera malheureusement privé.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

ACTEURS

Monsieur ORONTE.

Madame ORONTE.

LUCAS, jardinier.

ANGÉLIQUE, fille de M. Oronte.

VALÈRE, amant d'Angélique.

Monsieur THIBAUDOIS.

LE NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La scène est à une maison de campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

Oronte, Lucas.

LUCAS *en colère.*

Morgué de la contrediseuse et de sa contredition.

ORONTE.

Là, là, doucement.

LUCAS.

Non, Monsieur, je ne peux pu durer avec l'esprit de Madame votre femme.

ORONTE.

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS.

Qu'al vous contredise vous son sou, vous qui êtes son mari, ça est naturel, ça, mais y n'est pas naturel qu'al vienne contredire mon jardin.

ORONTE.

Patience, Lucas, patience.

LUCAS.

Tout franc je n'aime point à être jardinier là où li a des femmes, car une femme dans un jardin fait pu de dégâts qu'un millier de taupes.

ORONTE.

Tu as raison et ma femme a tort.

LUCAS.

Al arrache ce que j'ai planté, al replante ce que j'ai arraché, quand je greffe du Bon-Crequin, al dit que c'est de la

bargamote ; là où j'ai planté des choux, al veut qu'il y vienne des raves, n'y a rien dont al ne s'avise pour aller à rebours de moi ; hier al v'lait pour avoir des preunes pu grosses, qu'on les semât sous couche comme des melons, je crois, Dieu me pardonne, qu'al me fera bientôt planter des citrouilles en espalier.

ORONTE.

Elle n'est pas raisonnable, mais laissons cela, Lucas, parlons de marier ma fille, j'ai besoin là-dessus de ton conseil.

LUCAS.

Gnia pu de conseils dans ma tête, dès que j'ai disputé avec Madame, ça me met en friche moi et mon jardin, epi c'est qu'al me vient de bailler mon congé.

ORONTE.

Tu ne sortiras point, va, je te soutiendrai.

LUCAS.

Comment me soutiendriez-vous contre elle, qui ne pouvez pas vous y soutenir vous-même, ne vous dis-je pas toujours que vous êtes trop docile, dès qu'al veut queuque chose, vous dites oui, dès qu'al voit que vous dites oui, al dit non, et vous le dites itou, epi al reedit oui par contro-vârse et vous le voulez bien.

ORONTE.

Que veux-tu, Lucas, j'aime ma femme, elle n'a point d'autre plaisir que de faire tout le contraire de ce que je veux, je lui laisse cette petite satisfaction-là.

LUCAS.

Vous lui laisseriez donc itou la petite satisfaction de..... si c'était son plaisir d'al; mais gna rien à craindre, son humeur est trop revêche pour ça: tantia, Monsieur,

qu'en cas de votre fille, si je n'étais pu séant, comment feriez-vous, car gna que moi qui a assez d'entendement pour faire revirer l'esprit de vot'e femme; vous n'y entendez rien, vous?

ORONTE.

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi, et plus de bon sens que bien des philosophes qui n'en ont point.

LUCAS.

Tenez, Monsieur, il a des paysans qui ont la philosophie d'avoir de l'esprit en argent, ma philosophie à moi, c'est de gouverner la vie du monde par mon mequé de jardinier; vous v'lez marier votre fille, par parenthèse; vous ne savez ce qui en sera; mais moi j'ai vu tout ça dans mon jardinage, car j'ai dit, quand Madame vient dans mon jardin, et qu'al

voit qu'un arbre est d'humeur à profiter au soleil, al le plante à l'ombre. Ô, si al voit que sa fille est d'humeur à profiter en mariage, al la plantera dans un couvent.

ORONTE.

Tu me l'as fort bien dit, si ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle fasse mine d'y penser, ni moi non plus.

LUCAS.

Madame m'a voulu faire jaser là-dessus : mais Lucas, m'a-t-elle dit, queque tu penses de ce mariage-là ? Je n'en sais rian, Madame. Mais, ma fille, par-ci. Néant. Mais, mon mari par là. Motus. Et parce qu'al a vu que je ne l'y baillais pas de quoi contredire, c'est pour ça qu'al m'a chassé comme ça tous les jours, et j'ai des

finesses pour qu'al me reflatte par contradiction. La v'la qui vient dans c't'allée-ci ; laissez-moi me raccommoier tout seul.

ORONTE.

Je vais t'attendre sous ce berceau.

SCÈNE II.

LUCAS seul.

Je serais morgué bien fâché de quitter ce bourgeois-ci, sa bourgeoisie est pu argenteuse que bien des gentilhommeries que li a.

SCÈNE III.

Lucas, Madame Oronte.

MADAME ORONTE.

Venez-vous de vous mettre sous la protection de mon mari? Il peut m'ordonner de vous garder céans, mais à coup sûr je ne lui obéirai pas. Allons, vite, venez me rendre les clefs, et que je vous paye vos gages.

LUCAS *d'un ton pleureur.*

Je suis bien fâché de vous quitter. (*Il se retourne pour rire.*) Ha, ha, ha, ha!

MADAME ORONTE.

Vous riez, je crois.

LUCAS *pleurant.*

Cela m'afflige. (*Il rit en se retournant.*) Ha ha, ha!

FIN DE L'APERÇU